

INTRODUCTION

Pourquoi s'intéresser au docteur Hacks ? Laissez-moi vous répondre en paraphrasant un président de la République ayant eu récemment des démêlés avec la justice et si bien imité, faisant hausser les épaules de Laurent Gerra : « je vais vous le dire », en vous contant deux anecdotes qui ont été à l'origine de ce travail. La première, dans la salle de lecture des archives municipales de Fécamp, alors que je travaillais sur Léon Dufour, le responsable des archives vint me voir en me demandant si je connaissais le docteur Hacks. Ce dernier avait sollicité le maire de Fécamp pour la création d'un dispensaire pour enfants malades. La seconde, toujours à Fécamp, mais cette fois-ci à la bibliothèque patrimoniale, le responsable, avant de commencer ma session de recherche informatique sur la presse numérisée de Fécamp, me montra un entrefilet paru dans le journal de Fécamp 1885 relatant que le docteur Hacks avait été le témoin médical du duel entre Jean Lorrain et René Mazeroy. La simultanéité de ces deux événements me conduisit à interroger le moteur de recherche usuel sur internet.

La notice biographique est mince. On y apprend que le docteur Charles Hacks est né à Crefeld en Allemagne, qu'il a été médecin à bord des Messageries maritimes. Elle mentionne également qu'il a collaboré avec Léo Taxil sous le pseudonyme du docteur Bataille pour la publication d'une mystification littéraire antimaçonnique : *Le Diable au XIX^e siècle*, véritable canular marseillais. Cette publication « feuilletonnée » paraîtra entre 1892 et 1895. Hacks avouera avoir exploité la crédulité insondable des catholiques engagés à la suite de l'encyclique « *Humanum Genus* » de Léon XIII, dans une croisade antimaçonnique. Pire, il avouera l'avoir fait uniquement pour des motifs mercantiles alors que parallèlement la presse de droite antisémite révélait qu'il était libre-penseur et probablement athée.

Il est rapporté également qu'il a publié un ouvrage : *Le Geste*, première étude sur sa signification intentionnelle, nécessitant un décryptage. Le chapitre consacré au mime allait me mettre sur la piste du facétieux docteur jouant la pantomime dans une salle parisienne.

Au niveau du site data de Gallica, deux mentions concernent *La Mer à bord du Courrier de Chine*, deux éditions en 1890, 1891, la troisième édition portant le seul titre de *Courrier de Chine* en 1908. Cette publication servira à Hacks pour intenter un procès à Jules Bois pour contrefaçon littéraire.

Se dessinait pour moi un vague personnage, médecin, voyageur du fait de ses fonctions aux Messageries maritimes, naviguant — sans mauvais jeu de mots — entre ésotérisme, spiritualisme, antimaçonnisme. Il fallait aller y voir de plus près, retrouver la trace de cet « original », et pour répondre à la question posée au tout début, aller fréquenter les archives, les journaux tant de Fécamp que nationaux.

Au fur et à mesure de ces recherches apparaissait la complexité du personnage ayant fait, à partir du cours élémentaire, ses études à Marseille. Tantôt voyageur, médecin embarqué, mais aussi installé à Marseille au moment de l'épidémie de choléra de 1884. Plus tard à Paris, on le retrouve installé neurologue, soignant « à l'œil » les ecclésiastiques, mais aussi plus surprenant, comme restaurateur après son mariage et brièvement comme photographe.

En véritable homme de lettres, comme on disait à l'époque, il tâte du journaliste en étant rédacteur à *L'Illustration* et également comme pigiste dans des revues de moindre prestige. Par recoupement, sa participation à Fécamp aux manifestations de soutien aux écoles laïques, à la politique anticléricale, son engagement maçonnique, mais son opposition au programme des radicaux-socialistes permettent de le classer politiquement près de Jules Ferry dans le camp des républicains opportunistes. Il sera membre dès 1884 de la Société anthropologique de Paris et obtiendra de Jules Ferry — ministre de l'Instruction publique — une mission en Asie, soutenant ainsi la politique coloniale de la France. Paul Broca, en développant l'anthropologie physique, par une théorie scientiste et « mesurante » avait donné corps au concept de la supériorité de la race blanche du fait du plus grand volume de la boîte crânienne et de son contenu par rapport aux races dites inférieures. Ainsi était validé après des arguments économiques, politiques ayant trait à la puissance de l'État, et par une nécessité expansionniste, la mission civilisationnelle de la France qui devenait dès lors une obligation morale d'aide à ces races dont la qualité inférieure avait été démontrée par la science.

Quelles raisons l'ont amené à s'installer comme médecin à Fécamp ? Dans cette cité des terre-neuvas, il va vivre la vie d'un médecin notable avec une clientèle mais aussi celle d'un médecin de l'administration des Chemins de fer de l'Ouest et des douanes. Il est engagé dans la bataille de l'hygiénisme municipal avec la création du dispensaire des enfants malades et participe aux séances vaccinales de la variole. Il se voudrait entrepreneur et déposera auprès du tribunal de commerce une dizaine d'appellations de marque, principalement consacrées à l'exploitation du varech. Probablement aussi, il aida son épouse à la création d'un atelier de confection. Je m'attarderai sur l'année 1911 qui fut son *annus horribilis* avec la faillite de l'usine de confection de son épouse et son exclusion de la franc-maçonnerie.

Il quitte alors Fécamp, revient à Paris, commercialise un appareil appelé Pulsoconn, sorte de ventouse mécanique destinée à guérir de presque tout. Rapidement, il sera poursuivi par le syndicat des médecins de la Seine pour escroquerie médicale. Il fera alors un petit séjour à la prison de la Santé. Puis de nouveau, il pratiquera la médecine dans un quartier populaire de Paris, avenue Gambetta, dès la fin de son incarcération. Il publiera un ouvrage sur l'histoire des drapeaux en 1935 quelques mois avant sa mort.

Ce personnage tranche avec la « normalité » sociale du corps médical. Hâbleur, provocateur avec la presse comme je l'indiquerai, détonnant en assumant son besoin de gagner beaucoup d'argent mais aussi généreux tant pécuniairement que dans son investissement philanthropique. Esthète aimant être entouré d'objets rares et de tableaux de peintures choisis avec soin. Écrivain prolix, ne reculant pas à inventer les situations les plus abracadabrantesques, des verbes utilisés comme adjectifs, sa langue est riche de mots sophistiqués, voire inusités, on peut la rapprocher de celle d'Huysmans.

Chapitre I

De Krefeld à Marseille

L'enfance

Pierre Renaud Charles Hacks naquit le 5 janvier 1851 à Krefeld Rhénanie. Comme souvent c'était l'usage en cette fin du XIX^e, il prit pour seul prénom Charles. Son grand-père Jean-Pierre avait déposé en mai 1823 un brevet d'invention pour une machine destinée « à faire des moules en bois et à les préparer à la dorure pour l'encadrement des glaces et tableaux, et pour la décoration des appartements ». Il habitait 47, cour Saint-Louis, faubourg Saint-Antoine à Paris. Son père Charles Bernard et sa tante Antoinette Alexandrine — plus âgée de huit ans — étaient nés à Paris. On ne sait pour quelle raison, la famille émigra vers les années 1840 à Krefeld, probablement pour avoir la possibilité de créer et de développer une petite manufacture d'ébénisterie. À titre anecdotique, notons aussi que ce fut vers les années 1850 que fut inventé à Krefeld le bandonéon, d'abord utilisé dans les danses du folklore d'Europe centrale, puis devenant l'instrument mythique du tango.

Toine, sa tante bien-aimée, se maria en 1846 à Krefeld avec Claudius Fortune Massot, négociant en tissu d'origine lyonnaise. Rapidement veuve, elle se remaria en 1855 avec le docteur Vincent Serra et se fixa à Marseille. Son père, commerçant, s'établit à Krefeld et se maria en 1850. Charles à la naissance présentait un léger varus du pied droit, ce qui ne l'empêchait nullement de courir la campagne, de grimper aux arbres pour dénicher les nids. Bagarreur, forte tête, il testait l'adulte en permanence avec un air narquois et provocateur. Sa mère oscillait en permanence entre punitions et cajoleries et avait les plus grandes difficultés à contrôler ses foudades d'autant qu'elle mena une grossesse chaque année pendant six ans. Son père s'arrangeait pour ne pas intervenir, trop occupé par ses activités professionnelles. Très tôt, Charles considéra que sa mère ne l'aimait pas. Pour autant, à aucun moment, il ne développa une jalousie envers ses frères et sœurs.

Pendant toute cette période, pour soulager sa mère, sa tante avait pris l'habitude de s'occuper de lui et de l'entourer d'une tendre sollicitude. Lorsque cela lui était possible, elle le prenait à la maison. Disponible, elle jouait avec lui, le faisait dessiner. Ce qu'il préférait avant tout, c'était la lecture de contes ; mieux, tous deux en écrivaient. Dans ce domaine-là, Toine ne réfrénait pas son imagination ; même les aventures les plus extraordinaires, les plus invraisemblables étaient acceptées, aucune censure. Au contraire, elle forçait le trait, renforçait la divagation. Il objectait alors :

« Mais ce n'est pas crédible !

— Mais si, objectait-elle, cela est vrai puisque tu le vois dans ton imagination. »

Plus tard, Charles, dans cette sorte de feuilleton roman picaresque *Le Diable au XIX^e siècle*, emploiera ce procédé où narrant une scène abraca-dabrantesque — telle la momification des fakirs qui ressuscitent au bout de plusieurs années ou de mois —, il écrira : « *Et ces phénomènes inexplicables : de pareils, du même genre, ont été constatés mais non expliqués par d'autres médecins que moi. Ainsi l'histoire inventée est dite vraie, soit qu'elle ait été vue ou crue par moi ou d'autres observateurs pour qu'elle soit arrivée et véridique.* »

Ainsi Charles avait pris l'habitude de supporter sa vie de famille, d'y être indifférent, assuré de séjourner chez Toine régulièrement et d'y trouver une sécurité affective. Son départ pour Marseille le plongea dans une tristesse infinie, et ses parents se résolurent à le placer à l'âge de six ans dans un pensionnat. Son comportement, dès lors, devint inquiétant, alternant crise de colère avec bégaiement et repli sur lui-même. Insolent, il refusait d'apprendre ses leçons — en particulier celles d'allemand —, langue qu'il affectait d'abhorrer. Ses professeurs avaient aussi remarqué qu'il était d'intelligence vive, qu'il feignait de ne pas comprendre les démonstrations. Lors de l'étude, il rêvassait devant son travail. Inutile de dire que les résultats scolaires étaient catastrophiques. Lorsqu'il rentrait à la maison pour les vacances, il devenait mutique et lorsqu'on l'interrogeait, il demandait à rejoindre tante Toine. L'impasse étant totale, les parents finirent par lui demander si elle acceptait de l'accueillir définitivement. Celle-ci, qui n'aspirait qu'à cette forte relation avunculaire, accepta comme de bien entendu et il fut décidé qu'en septembre 1858 Charles ferait sa rentrée dans les classes primaires du lycée Thiers à Marseille. Pour preuve de cette relation quasi fusionnelle, on peut mentionner que sa tante fut la dédicataire principale de sa thèse de médecine, bien avant sa mère qui n'apparaît qu'en troisième position. Par ailleurs, alors qu'il était

médecin des paquebots des Messageries maritimes, il lui versera une rente mensuelle sur ses émoluments.

Le départ pour Marseille

Le voyage en chemin de fer de Krefeld à Marseille est une aventure. D'abord, il faut rejoindre Cologne via Düsseldorf en près de huit heures. Pour ce trajet, on a affaire à plusieurs compagnies et ceci nécessite l'achat de plusieurs billets. La ligne a été inaugurée en 1843. La fluidité du trafic ne sera réalisée que quelques années plus tard par Bismarck. Il a été décidé de s'arrêter une nuit à l'hôtel, pour pouvoir se reposer et se restaurer. Le lendemain, il est nécessaire de se lever de bonne heure afin d'effectuer d'une traite le trajet Cologne-Bruxelles qui dure quinze heures trente. Toine a pris des provisions de bouche suffisantes afin qu'à l'arrivée à la gare du Midi, on puisse aller directement à l'hôtel et y dormir. Le départ pour Paris se fera dans la matinée suivante et ne dure que six heures trente. La ligne a été inaugurée en 1846 lors de grandes festivités qui ont duré deux jours.

Pendant tout ce voyage, Charles a les yeux rivés à la fenêtre. Il voit les paysages défiler à vive allure, qui finissent par faire un long ruban cinématique, où son œil a beaucoup de difficultés à fixer et à voir un arbre. Et puis le bruit double, celui de la machine à vapeur faisant des « tcheu-tcheu », puis celui des roues sur les rails, sorte de longue plainte métallique entrecoupée de bruits plus mats des raccords entre rails tandis que le passage des aiguillages donne une musique à deux temps. Et il y a aussi ces nuages de poussières noires, suie grasse, qui suivent le train et projettent des esquilles de charbon à l'intérieur du wagon quand on a l'imprudence d'ouvrir la fenêtre du compartiment. Bien entendu, Charles, malgré la défense expresse de le faire, n'a pu résister. Son visage est noirci et il se frotte les yeux. Une minuscule poussière de charbon s'est logée sous la paupière inférieure. Il faudra toute l'adresse de Toine avec le bord d'un mouchoir pour l'ôter. Évidemment, comme tous les enfants, vient le temps des demandes : « j'ai faim », « j'ai soif » et surtout « dans combien de temps on arrive ? » À chaque arrêt du train, lorsqu'il dure suffisamment, on descend sur le quai pour se dégourdir les jambes. Et là, Charles est fasciné par la respiration de la machine qui s'accompagne d'un lâcher de volutes de vapeur accompagné souvent d'un sifflement strident. Il arrive même, lors d'un arrêt long, à remonter jusqu'à la locomotive. Le visage du machiniste est véritablement grimé de noir d'où

émerge une bouche encore blanche avec des lèvres qui apparaissent rouges. Plus tard, il se rappellera cette sorte de Pierrot inversé. Sur la plateforme, près du mécanicien se trouve le chauffeur, sorte de pantin mécanique alimentant la bouche rougeoyante de la chaudière de pelletées de charbon. Il remarque, sans bien comprendre, que près de la locomotive se trouve une sorte de réservoir que les employés remplissent d'eau au moyen d'une perche. Toute cette mécanique l'intrigue et il faudra à Toine de longues explications pour relier charbon, vapeur et locomotion. C'est d'ailleurs tellement fascinant qu'à l'instant présent, il se sent pousser une vocation.

À Paris, ils rendront visite à une connaissance de Toine et séjourneront quatre jours. Une promenade dans les jardins des Tuileries et sur les Champs-Élysées agrémentent le séjour. Surtout, sa tante l'emmène visiter les passages, en particulier le Verdeau donnant sur la rue du Faubourg-Montmartre, le Jouffroy, celui des panoramas donnant sur le boulevard Montmartre. Chez la modiste, elle s'offre un chapeau avant d'aller au Bon Marché pour y choisir de nouvelles toilettes.

Quant à Charles, il est loin de se douter que ses activités littéraires et médicales le ramèneront dans ce périmètre géographique des grands boulevards allant de la rue du Mail, la rue Croissant, la rue Saint-Georges, la rue Bleue, la rue et le boulevard Faubourg-Montmartre et englobant les passages.

La ligne complète Paris-Marseille ne fut achevée qu'en 1856 et la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée définitivement constituée en 1857. Les huit cent soixante-douze kilomètres sont couverts en quatorze heures. À la gare Saint-Charles, l'oncle Vincent, le docteur Serra accueille les voyageurs, et les fait monter dans le cabriolet qui les conduira à l'appartement du 29 boulevard de Longchamp. C'est ici qu'est installé son cabinet où il reçoit ses patients de 1 h à 3 h jusqu'à son décès survenu en 1863. C'est sûrement dans cette intimité de tous les instants avec la souffrance, observant le dévouement quotidien de son oncle envers sa patientèle, que s'est forgée la décision de Charles de devenir à son tour médecin.

Contrastant avec l'herbe grasse verte de Krefeld, ici le maquis règne et les bouleaux sont remplacés par des cyprès, sorte de fuseaux aux reflets bleutés. Et le lendemain, après une nuit de repos, Toine le conduit sur la corniche dont seule la première tranche entre le rond-point David et l'anse de la Fausse Monnaie a été réalisée. La deuxième partie allant jusqu'aux Catalans nécessitant la construction de deux viaducs, celui de la Fausse Monnaie et du vallon des Auffes sera construite entre 1861 et 1863.

À cette époque, le palais de Longchamp n'est pas encore édifié, et c'est presque la campagne. Toutefois, l'eau de la Durance y arrive depuis le mois d'octobre 1849. Initialement, la statuare qui devait orner le château d'eau devait être édifiée selon les plans du sculpteur Bartholdi. Son projet fut refusé par le conseil municipal qui, dans sa séance du 7 avril 1861, choisit le projet de l'architecte de la ville Henri Espérandieu qui proposait un véritable palais. Sous sa colonnade circulaire, deux musées ont pris place : le Musée des Beaux-Arts dans l'aile gauche, le Muséum d'histoire naturelle dans sa partie droite. Ils abritent actuellement l'observatoire de Marseille. Bartholdi esta en justice, vexé de ne pas être l'adjudicataire du projet mais perdit tous ses procès.

Le monument est inauguré le 14 août 1869.



Ce dessin parut dans l'article de Hacks consacré dans L'Illustration à Marseille du 10 octobre 1891.

Charles suit les différentes étapes de ce chantier monumental, ainsi que celui de l'avenue impériale devenue plus tard l'avenue de la République reliant le Vieux-Port à la Joliette. Il faut imaginer l'ampleur de cette réalisation ; la deuxième en terme urbanistique après les travaux de Haussmann à Paris. Ils débutent en 1852, nécessitent de détruire mille

logements et de reloger près de seize mille personnes. Pour mener à bien ce projet, il fallut mettre à niveau les deux collines des Carmes et Saint-Martin, et faire appel à des grues à vapeur, dont la flèche culminait à trente mètres. Pour évacuer les gravats, près d'un million de mètres cubes de déblai qui serviront à remblayer les quais d'Arenc et du Lazaret. Pour apporter les matériaux, on construisit une voie ferrée de treize kilomètres. On vit apparaître des machines à faire le mortier. Tout ceci nécessitait l'emploi de la vapeur, dont évidemment des locomobiles. Les travaux pour le percement de l'avenue vont durer de février 1862 à août 1864. L'avenue sera inaugurée le 29 août par Napoléon III. Toutefois, lors de cette inauguration, la construction de tous les immeubles haussmanniens est loin d'être terminée. On se doute, Charles se rend assez souvent sur les lieux pour suivre l'évolution de ces travaux gigantesques, pharaoniques.

Ce qui le surprend aussi dans son nouveau pays, c'est cette luminosité, ce ciel bleu sans tache et cette mer d'un bleu si profond, si vibrant. Quel contraste avec les paysages de Rhénanie ! Cette chaleur à l'heure de midi est parfaitement supportable grâce à la brise marine. Ce qui l'étonne aussi c'est l'accent chantant des Marseillais. Il attrape un « assent » modéré, snobinard, comme celui du 8^e arrondissement, très différent de celui sentant l'ail et le pastis des poissonnières du Vieux-Port. Curieusement, il importe aussi une partie d'accent corse, mais sans rouler les « r ». Il va le garder, à tel point que le journaliste du *Matin* lorsqu'il aura à « l'interviewer » en 1896 le mentionnera dans son papier. Après les années parisiennes et normandes, il le perdra, sauf lorsqu'il est en colère et qu'il déverse des tombereaux d'injures telles que « fada », « couillon ». Ce qui le fascine, c'est « l'accent avé les mains » animées, en mouvements, parfois agités de soubresauts indiquant une certaine exaspération. Lorsqu'elles partent du col et descendent sur le revers du veston, il s'agit alors d'affirmer un propos. Les paumes s'ouvrent, se referment, et parfois, l'index pointé qui indique précisément l'interlocuteur concerné se fait accusateur. Les mimiques, selon les différentes contractions des muscles de la face, vont traduire l'étonnement, la colère, la surprise. Il y a là toute une grammaire gestuelle qu'il perçoit au point de se dire, uniquement en regardant la mimique générale, que les Marseillais font du bruit avec les mains. Pour un peu, il aurait demandé de baisser le ton. Tout ceci, il le détaillera dans son livre *Le Geste* qu'il fera paraître en 1892.